

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 23

Artikel: La laveuse
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Mier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

Étranger : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.

S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La laveuse.

Certaines figures qui ont éveillé notre curiosité d'enfant, figures depuis longtemps disparues, nous reviennent parfois à la mémoire, dans l'âge mûr, avec une singulière intensité. Voilà quinze jours que je suis hanté par le souvenir d'une espèce de géante qui gagnait sa pauvre vie en lavant des couvertures de laine. Été comme hiver, sa hotte au dos, elle descendait au lac de bon matin et remontait en ville, à la fin de la journée, le dos ployé sous sa charge.

C'était une femme charpentée à coups de hache, aux longs bras maigres, grimpant, sans se plaindre jamais, des cinq et des six étages. Venue de la Suisse allemande, elle ne savait pas un mot de français, sauf « bonjour, oui, non, merci. » Elle était vêtue d'une robe de milaine, toujours la même, que lui avait confectionnée la tailleur de son village et que, par des prodiges de raccommodage, elle faisait durer indéfiniment.

De quel coin perdu des Alpes bernoises était-elle venue échouer à Lausanne ? On ne savait. Elle ne disait rien de son passé, ne se lamentait pas sur la dureté des temps, acceptant son sort avec une animale soumission. Quel âge avait-elle ? Soixante ans ? Soixante-dix ? Peut-être l'ignorait-elle elle-même. Ses cheveux étaient blancs et les rides creusaient son visage. Quand elle rapportait les couvertures encore humides et sentant le poisson, son grand bonheur était d'avaler un bol de café au lait dans lequel elle trempait son pain. « Tant que j'aurai ça, disait-elle dans son rude dialecte, je ne serai pas à plaindre. » Les dimanches d'été cependant, elle s'accordait une tablette « à la bise » ; c'étaient là ses seuls « extra. »

Les rhumatismes quelquefois la faisaient cruellement souffrir. Alors elle se traitait elle-même : elle emplissait des sacs de sable fin du lac qu'elle rapportait chez elle. Elle le faisait chauffer le plus possible, en versait une partie dans son lit, se couchait et répandait le reste sur son long corps.

On lui savait un fils quelque part. Un jour, on lui demanda s'il ne ferait rien pour elle. Et de sa voix résignée elle répondit : « Non, ce n'est plus la mode, aujourd'hui, que les enfants aident leurs parents. »

Jamais la pauvre ne mangea une bouchée qu'elle n'eût gagné à la sueur de son front, jamais elle ne quémenda un secours ni ne proféra une parole d'envie ou de révolte. Elle ne disait pas que ce monde est une vallée de larmes, mais sa foi en une existence meilleure, où elle aurait du café au lait à tire-larigot, était inébranlable, et cela seul la soutenait. Les bonnes dames, ses clientes, la regardaient avec un air de pitié, comme une créature un peu bête.

Elle avait eu, étant jeune fille, deux étonnements, dont, un demi-siècle plus tard, elle n'était pas encore revenue tout à fait. La première fois, c'était en quittant ses montagnes. Elle vit à la devanture d'un épicer de la ville un pain de sucre. Jamais dans son village elle

ne s'était trouvée en présence d'une quantité de sucre aussi fabuleuse. Elle eût voulu chercher ses parents et toutes ses amies pour leur faire admirer la blanche pyramide. Et elle racontait cela avec une animation qui contrastait fort avec sa placidité habituelle.

Une autre fois, étant à Berne, où elle débuta dans la vie pratique comme porteuse de lait, elle examinait avec attention les maisons d'une rue pour reconnaître celles où demeuraient ses clients, lorsque, arrivée devant une porte, elle s'entendit appeler d'une fenêtre : « Monte donc, ma fille ! » Elle monta au premier. — Que me voulez-vous ? — lui demanda la dame qui vint lui ouvrir.

— Je vous apporte votre lait.

— Mais je ne suis par votre cliente et n'ai pas besoin de lait.

— C'est pourtant vous qui m'avez appelée.

— Nullement.

— Je vous demande bien pardon, madame, vous m'avez crié : « Monte ici, ma fille ! »

Alors la dame de rire aux éclats et d'expliquer à la laitière que ce n'était pas elle mais son perroquet qui l'avait hélée.

Et le perroquet, entendant ce colloque, riait aux éclats dans sa cage : hé ! hé ! hé !

La bonne laveuse n'oublia de sa vie cet oiseau ni le tour qu'il lui joua, et, son histoire finie, elle marmottait : « Non ! ce perroquet, ce perroquet ! » tout en reprenant sa hotte et ses couvertures. V. F.

En parcourant de vieux livres et journaux, nous avons trouvé dans les *Étrennes sentimentales et champêtres* (Lausanne, 1795) le charmant récit suivant ; c'est un court chapitre de *Fragments extraits d'un voyage sentimental en Suisse*, signés M., probablement Miéville, le fondateur de la *Gazette de Lausanne*, qui débutait alors dans la littérature. Ce récit est intitulé :

Les bons Dieu du petit Jaques.

— Oh !... Oh !... Voulez-vous la voir ?

Je passai brusquement.

— Seulement un pauvre liard... Eh ! je n'ai pas encore diné !

Alors un petit Savoyard déguenillé fit sortir sa marmotte.

— Eh ! qui veut la voir ?

Je lui donnai quelque monnaie. Il fit danser le bon animal. Il dansait aussi, lui, chantait, se tremoussait et battait la mesure... et tout cela pour un pauvre liard ! O riche ! des pleurs amers souvent te le demandent et tu ne le donnes pas.

— Quel âge as-tu, mon ami ?

— Douze ans, mon bon monsieur, vienne la vendange.

— Où est ton père et ta mère ? Voyages-tu donc tout seul ?

— Ils n'avaient plus de pain. Alors, j'avais dix ans, c'était en hiver. « Va, petit Jaques, me dit mon père, pendant que ma mère pleurait, va chercher ton pain dans le monde ; nous ne pouvons plus t'en donner, le bon Dieu t'aidera. »

— Et tu partis !

— Oh ! j'avais tant froid, tant faim ! je pleurais. Mon père et ma mère m'embrassèrent encore... Oui, je partis. Il y avait de la neige beaucoup, je ne pou-

vais plus marcher, mes sabots restaient dedans. Je m'assis, j'allais mourir.

— Mon pauvre ami ! Et comment te tiras-tu de là ?

— Oh ! bien facilement. Je me rappelais, par bonheur, ce que mon père m'avait dit : « Le bon Dieu t'aidera », je ne le connaissais pas ; je ne l'avais jamais vu, mais je me suis mis à l'appeler de toutes mes forces... Aussitôt, je le vis dans le bois. Il s'approchait, je le saluai. Je lui racontai tout. Alors il me prit par la main, me conduisit chez lui, me fit faire un bon feu, me donna de la soupe... je pleurai et le bon Dieu aussi.

— Et depuis lors n'as-tu pas éprouvé de besoins ?

— Oh ! quand j'ai un peu de pain, de la bonne eau et, le soir, de la paille, je chante tout le jour... Et puis, par ci, par là, j'ai toujours trouvé des bons Dieu.

— Oui, mon ami !... mais ces guenilles ?

— Mes guenilles ! Oh ! si vous m'aviez vu ce matin !

— Comment donc ?

— Voyez-vous cette petite maison sur la droite ?

— Oui !

— Eh bien ! il y a là dedans un vieux bon Dieu, et c'est lui qui m'a donné ces culottes.

J'ouvris ma bourse.

— Oh ! vous aussi vous êtes un bon Dieu !... Qui

veut voir la petite marmotte ? qui veut la voir ?

Bon Dieu ! l'entendis-tu ce petit Savoyard, te rencontrant partout où il trouve une âme bienfaisante, multipliant ton être dans tous les cœurs sensibles, décelant ton infinie Providence et t'adressant, sans le savoir, le plus bel hommage, peut-être, qu'ait encore regu ta bonté.

O philosophie, jamais tu n'atteindras cette sublimité !

Ce petit morceau, exquis dans sa naïveté touchante, ne valait-il pas la peine d'être exhumé pour les lecteurs du *Conteur vaudois* ?

Tout à l'automatique.

(Lettre.)

Mes pauvres enfants, comme y faut se voir. C'est pour le coup, mon brave ami Jean, que tu aurais pu nous le dire si ça t'était arrivé quand tu as été conduire ta fille dans les Allemandes. Si, comme dit notre régent, « ta grandeur ne t'attachait pas au rivage, » je te donnerais le conset de retourner faire un tour par Zurich. Je suis sûr qu'à présent tu ne t'y ennuierais pas comme la dernière fois. D'abord, on y irait ensemble, et ça serait gai, tu verrais voir ça.

Il faut que je te dise, pour commencer par le commencement, que notre Julie a voulu aller apprendre à faire le ménage dans les Allemandes. Comme si c'était bien nécessaire et comme si sa mère ne voulait pas déjà y apprendre. Mais, que veux-tu, mon pauvre ami, y paraît que c'est la mode et que depuis que la Louise à notre syndic a été à l'école de ménage, tous ceux qui ont une grosse courtine veulent en faire autant. Tu penses bien que je ne me suis pas laissé faire tout d'un coup. Mais la bourgeoise m'a tant scié, la Julie a tant piorné ; enfin, que veux-tu, y a bien fallu, pour avoir la paix.

Mais j'ai posé mes conditions. D'abord j'ai dit que j'irais conduire la Julie, parce qu'on ne pouvait pas la laisser aller seule, et pi j'ai